

Que devons-nous à l'âge d'argent ?

1/04/2015 CTP

Pourquoi ce thème ?

Un point de départ personnel : la lecture passionnée de l'ouvrage de Paco Aguado *El Rey de los toreros, Joselito El Gallo*, publié en 1999, un chef d'œuvre d'histoire taurine.

D'où le projet de l'inviter au Club taurin avec une « commande » ciblée et précise portant sur la suite, sur l'évolution après la mort de José (sachant que l'auteur était en préparation de son *Figuras del siglo XX*).¹

Paco est bien venu, précisément le vendredi 15 décembre 2000, il fut bien sûr chaleureux et passionnant mais, sous le thème « *Permanence de Joselito dans le toreo du XXe siècle* », il nous parla surtout beaucoup de **Joselito** mais aussi de « **El Juli** » et, pour ma part, je restais sur ma faim au sujet de l'âge d'argent...

Outre la racine de cette « commande détournée », une autre raison qui se fonde sur la conviction, peu à peu forgée au fil de différentes lectures et conversations, que cette période entre la mort de **Joselito** en mai 1920 et le déclenchement de la guerre civile (1936) présentait cette curieuse propriété de demeurer relativement peu explorée alors qu'elle était décisive dans la mutation qui fait passer de la corrida combat à la corrida moderne avec nombre de transformations qui ne se limitent pas à l'apparition, certes décisive, du caparaçon protecteur des chevaux de picadors.²

Enfin, une troisième raison qui tient au fait que cette période constitue une invitation privilégiée à la lecture taurine, à ces « toros de papier » qui font le bonheur des hivers sans toros et qui, en enrichissant la lecture de ce qui se passe en piste, restent fondamentaux pour augmenter le plaisir pris à vivre une corrida. L'éventail des écrits de grande valeur est très large, des chroniqueurs taurins français et espagnols (dont **Gregorio Corrochano** et Jean Cistrac « **Juan Leal** » entre autres) aux écrivains majeurs (**Ernest Hemingway**, **Henry de Montherlant** ou **Joseph Peyré**³), sans oublier les ouvrages d'histoire de la tauromachie.

Approches globales de la période

Entre 1920 et 1936, soit en 17 saisons européennes, la période est **davantage marquée par les blessures mortelles que par les faenas « historiques »**.

¹ Publié en 2003, Ediciones « El Cruce » Madrid.

² Le 5^e des sept *lances* de l'ouvrage de Santi Ortiz *Lances que cambiaron la fiesta*, Espasa, 2001. Des règles de Paquiro à la almohada de Manuel Benítez. Le titre du chapitre V de l'ouvrage de Domingo Delgado de la Camara *Entre Marte y Venus* « la edad de plata, laboratorio del toreo moderno » est à cet égard fort pertinent et son contenu sur les héritages de José y Juan particulièrement éclairant.

³ Ernest Hemingway *Le soleil se lève aussi* (1926), *Mort dans l'après-midi* (1932), Montherlant *Les bestiaires* (1926), Joseph Peyré, *Sang et lumières* (1935).

Ainsi, dans l'ouvrage *Sangre en la arena*, consacré aux matadors tués en piste au XXe siècle, sur les 8 matadors mentionnés, 4, soit la moitié, appartiennent à la période.⁴

1. **Manuel Granero**, tué par le toro « Pocapena » de Veragua, lidié en 5^e, le dimanche 7 mai 1922 ;⁵
2. Manuel Baez « **Litri** », tué par le toro « Extremeño » de Guadalest le jeudi 11 février 1926 à Malaga ;
3. Francisco Vega de los Reyes « **Gitanillo de Triana** », blessé par le toro « Fandanguero » de Graciliano Perez Tabernero le dimanche 31 mai 1931 à Madrid et qui meurt le 14 août après une longue agonie ;
4. **Ignacio Sanchez Mejías**, tué par le toro « Granadino » de Ayala le samedi 11 août 1934 à Manzanares.

A ces quatre victimes célèbres (toutes frappées en début de faena de muleta) auxquelles l'auteur aurait pu ajouter la blessure et l'agonie de Manuel Varé « **Varelito** » (Séville 1922), il faut ajouter les blessures mortelles de matadors novilleros, banderilleros et picadors avec, au total, **86 victimes** au cours de la période.⁶



Déjà en 1920, la publicité personnalisée avec une vedette

⁴ Francisco Narbona *Sangre en la arena*, Alianza Editorial, 2000, les 4 autres matadors sont: Joselito, Manolete, Paquirri et Yayo.

⁵ C'était sa 115^{ème} corrida (8 en 1929, 94 en 1921 et 13 en 1922)

⁶ 11 matadors, 38 novilleros, 26 banderilleros et 11 picadors.

Dans l'ouvrage intitulé *Grandes faenas del siglo XX*,⁷ qui distingue 30 faenas ayant marqué le siècle, seules deux faenas ont été réalisées entre 1920 et 1936.

- Celle réalisée par Manuel Jiménez « **Chicuelo** », le jeudi 24 mai 1928 à Madrid, devant le toro « Corchaíto » de Graciliano, souvent « statuifiée » comme marquant la naissance de la faena de muleta moderne ;
- Celle réalisée par **Domingo Ortega** le jeudi 28 avril 1932, encore à Madrid, devant le toros « Tremendo » de Aleas, sans doute distinguée car c'est une des rares faenas marquantes de la main gauche du torero de Borox.

C'est également une période qui bien qu'elle ne comporte **pas de figure d'époque** (de type Belmonte, Manolete, Ordoñez, Cordobés...), connaît une **grande richesse de toreros marquants**.

Si on dresse la liste des **10 matadors qui ont le plus toréé au cours de ces 17 saisons**, tous les noms disent quelque chose aux aficionados, parfois sans que des éléments précis touchant à leur *tauromaquia* singulière puissent être rattachés à chacun de ces noms.

Matadors	Alternative	Saisons	Corridas	Moyenne
Marcial Lalande	septembre 1921	16	843	52,7
Manel Jiménez « Chicuelo »	septembre 1919	17	634	37,5
Vicente Barrera	septembre 1927	9	516	57,3
Nicanor Villalta	aout 1922	14	500	35,7
Domingo Ortega	mars 1931	6	434	72,3
Manuel « Bienvenida »	juin 1929	8	424	53,0
Cayetano Ordoñez « Niño de la Palma »	juin 1925	11	416	37,8
Antonio Marquez	septembre 1921	12	396	33,0
Victoriano Roger « Valencia II »	septembre 1921	12	338	28,2
Fermin Espinosa « Armillita Chico »	mars 1928	9	329	36,5

Durant cette période, assez longue, il est utile de se donner quelques **scansions chronologiques**.

On peut très schématiquement distinguer trois périodes :

1920-1924 : la vaine quête d'un héritier et la période des « vaillants »

La mort du maître **Joselito** provoque un trauma profond (cf. la sentence de **Guerrita** : « ¡Se acabaron los toros !). **Belmonte** reste seul et va faire face au cours des saisons 1920 et 1921. Ignacio Sanchez Mejías, le beau-frère, s'instaure en gardien du « Vatican taurin », (selon l'expression de Corrochano) en réaction à ces jeunes prétendants dont les plus doués, les plus capables de s'installer comme prince héritier, sont le sévillan **Manuel Jiménez « Chicuelo »** et le valencien **Manuel Granero** (tous deux âgés de 18 ans et qui ont fait leurs classes ensemble dans le *Campo charro*).

L'apathie du premier et la mort tragique du second vont laisser la place aux toreros machos capables de faire face à des toros sérieux et symbolisant la victoire du courage contre les

⁷ Pierre Arnouil et Ignacio de Cossío, *Grandes faenas del siglo XX*, Espasa 2001.

infortunes du destin (le tragique printemps 1922 avec la mort de Granero et celle de **Varelito**, blessé le 21 avril et décédé le 13 mai)⁸.

Parmi ces belluaires, outre **Ignacio Sanchez Mejías** (le torero de « l'exagération du danger » et d'une exceptionnelle personnalité exprimant les évolutions culturelles de la période) et quelques anciens comme « Fortuna », on va trouver trois des cinq alternatives de la fin de la saison 1921⁹ :

- **Manuel Garcia « Maera »**: ex banderillero de Belmonte et « héros de Hemingway ». Brave, *muy hombre*, grand buveur, bipolaire et tuberculeux, il sera premier au nombre de corridas en 1923 et vainqueur de l'oreille d'or de la *Prensa* madrilène en 1924, avant de mourir de sa maladie à la fin de cette année 1924.
- **Victoriano Roger « Valencia II »** : madrilène (malgré l'apodo) et *chato* (camus), le topique le concernant disait que personne ne faisait passer le toro plus près que lui mais toujours en parón ; il bénéficie en 1922 des absences et des accidents¹⁰ puis, à partir de 1926, incarne le style « vaillant » mais relativement dépourvu de technique et d'art avant s'éclipser peu à peu et de finir à l'automne 1936, victime de ses bravades phalangistes.
- **Juan Anillo « Nacional II »** : un Aragonais rustique au courage fruste et sans mystère, spécialiste de cette passe esquive dite du « pont tragique » que les publics lui réclamaient et qui fut mortellement blessé lors d'une rixe entre spectateurs à Soria à l'automne 1925.

A ce groupe de belluaires viendront s'ajouter, en 1922 **Nicanor Villalta**, en 1923 José Garcia « **Algabeño** », puis d'autres comme **Luis Fuentes Bejarano** et le bilbaíno **Martin Agüero** (alternative à Malaga en août 1924).¹¹

Si en 1924, dans un contexte de tensions entre organisateurs et matadors et apoderados au sujet du plafond des contrats et de vives polémiques entre anciens et modernes,¹² ce sont encore les modestes et vaillants qui toréent le plus et qui se voient soutenus par l'affición de tradition, c'est une révolution économique de la fiesta qui se prépare, avec **Sanchez Mejias**, le rebelle, et la préparation du retour de **Belmonte**, dans des conditions exceptionnelles, en tant que « symbole vêtu de lumières ».

Trois corridas symboles de la période 1920-1924

1. Le lundi 26 septembre 1921 à Madrid corrida patriotique au profit des blessés de la guerre du Maroc (Cf. désastre d'Anual en août 1921) avec, outre les cavalier Botín et Cañero, *la flor y nata de la torería*, trois « maestros », « El Gallo », Belmonte, Sanchez Mejías et un trio de jeunes pousses **La Rosa**, **Chicuelo** et **Granero**. Et l'affiche réalisée par **Julio Romero de Torres**...

⁸ Le vendredi 21 avril 1922, pour la 4^e de ses sorties à Séville Manuel Varé voulait triompher à toute fin. Devant « Bombita » de Guadalest, son second toro, il s'éloigna après un pinchazo et fut pris par derrière. L'agonie, calle Gerona, fut longue et douloureuse.

⁹ De fin août 1921 à fin septembre 1921, on peut dénombrer **cinq alternatives** de toreros qui, d'une façon ou d'une autre, ont joué un rôle dans la tauromachie : celle de Manuel Garcia « Maera » le 28 août au Puerto, puis le 17 septembre à Madrid, celle de Victoriano Roger « Valencia II », celle de Juan Anillo le 21 septembre à Oviedo, puis le 24 septembre à Barcelone, celle de Antonio Marquez et enfin, le mercredi 28 septembre celle de Marcial Lalanda à Séville.

¹⁰ A Séville, lors de la San Miguel 1922, les absences de trois des « Manuel » qui constituaient les piliers des affiches de la feria (décès de Granero et Varelito et maladie de Chicuelo) conduisent à faire appel au « *tercio extranjero* », deux madrilènes et un aragonais « Valencia II », « Nacional II » et Marcial Lalanda.

¹¹ Martin Agüero connaîtra ses meilleures années en 1926 et 1927 (deux oreilles d'or) avant ses très graves blessures de 1928 à Madrid 20/05 et Bayonne 5/08.

¹² Article publié dans *Toros* n° 1980, juillet 2014 : 1924, il y a 90 ans dans le *mundillo* les rapports de force faisaient déjà la une...

2. Le vendredi **27 juillet 1923** à **Valencia** ; en raison de la blessure de ses deux confrères (Maera et Olmos), Marcial Lalanda doit tuer cinq toros de Miura particulièrement coriaces (ils ont aussi blessé 2 banderilleros, 4 picadors et tué 21 chevaux). Il va y montrer ce que qu'on nomme « *su marcialidad* » et l'entendue technique de ses recours.

3. Le jeudi **19 juin 1924**, à **Séville**, pour la corrida de la presse est organisé un *mano a mano* entre « **Maera** » et « **Valencia II** ». Devant des toros de Santa Coloma de Félix Suarez les deux « *machos* » vont se livrer à une surenchère de bravades¹³.



Affiche réalisée par **Julio Romero de Torre**

¹³ Pour répondre à un *desplante* de Valencia se caressant le ventre avec la pointe d'une corne en déclarant « *Mira, mira, Manuel, el valor que tengo yo, que soy torero de Madrid, nadie tiene más que yo* », au toro suivant, le sévillan se place la pointe de la corne sur les testicules en répliquant : « *Entérate, Chato, que nadie tiene más cojones que los toreros de Triana* ». Par-delà ces éclats, l'engagement des deux toreros face à un bétail combatif fut à la base d'une corrida passionnée, passionnante et mémorable qui se solda par huit oreilles et une queue (trois oreilles pour Maera et quatre et la queue pour Valencia).

1925 -1930 : la mutation du spectacle ; des émotions du combat aux émotions du style

Dans un contexte socio-politique plus favorable,¹⁴ la saison 1925 connaît, en Espagne, un regain de la passion taurine. Le nombre de corridas est en sensible augmentation.¹⁵

Le retour aux *ruedos* de Juan Belmonte, avec un statut de légende vivante et un montage d'exclusive à des prix jamais atteints, remplit toutes les arènes dès sa reprise le 31 mai à Alicante.

Lors de la feria de Séville, Sanchez Mejías, en conflit avec le gestionnaire de la Maestranza, fait *l'espontaneo* et pose des banderilles avec l'autorisation du roi¹⁶; il va poursuivre son combat contre certains secteurs de l'affection sévillane tout en publant des chroniques de corrida.

Lors de sa trentaine de prestations, **Belmonte** est souvent accompagné de deux matadors s'inscrivant explicitement dans sa filiation technique et esthétique :

- **Antonio Marquez**, un madrilène sans antécédents taurins, qui a découvert la tauromachie en 1917, a reçu l'alternative des mains de Belmonte (1921). Il va se trouver à l'affiche d'Alicante et fera presque jeu égal avec son maître et modèle. Celui qu'on surnommera « **El Belmonte rubio** » apporte au jeu belmontien aisance et élégance et dans les typologies de styles de *toreo* qui s'élaborent, il est classé comme *toreo* « artiste », opposé au *dominio* technique d'un **Lalanda**,¹⁷ ce qui ne l'empêche pas de briller à Bilbao¹⁸ et d'être un expert des banderilles *al cambio, suerte* qui lui vaudra une grave blessure (à Vitoria, en 1929).

¹⁴ Débarquement victorieux à Alucema en août et effet des mesures économiques du gouvernement de Miguel Primo de Rivera

¹⁵ Avec 321 corridas (record de la période), l'augmentation par rapport aux 248 corridas de 1924 est de près de 30 %.

¹⁶ Le mardi 21 avril, au 7^e toro de Santa Coloma, dans un lot de 8 toros avec à l'affiche De la Rosa, « Chicuelo », Martin Agüero et Manuel Baez (qui sera le seul à triompher)

¹⁷ Dans des mano a mano montés en 1927 mais sans rivalité entre ces deux compères.

¹⁸ Marquez sera un des triomphateurs des corridas générales en 1925, 1926 et 1928.

- **Cayetano Ordóñez « Niño de la Palma ».** A l'automne 1924, alors que ce rondeño a tout juste 20 ans, son élégance naturelle et sa facilité d'exécution séduisent Séville et en font une grande promesse que toute l'Espagne veut voir. En mai 1925, sa présentation à Madrid suscite chez Corrochano une formule célèbre¹⁹ qui, pour le meilleur et pour le pire, va coller à la peau de ce matador plus prolixo en espoirs qu'en promesses tenues. C'est **Belmonte** qui lui confère l'alternative à Séville le 11 juin 1925, jeudi du Corpus, lors d'une corrida qui voit le *Trianero* triompher et le *Rondeño* dessiner une faena notable. Son *toreo* de cape et de muleta (notamment à gauche) est varié et élégant mais l'épée est son point faible même si, fidèle à ses origines, il porte assez souvent des estocades *recibiendo*. Il va faire une bonne saison 1925²⁰, mais en 1926 et 1927 alors qu'il termine 1^{er} aux contrats, son parcours est dominé par l'apathie et les échecs au point de se retirer à la mi-saison 1928 pour revenir ensuite mais en ton mineur, malgré la classe de son style.



Cayetano Ordóñez y Aguilera dit « El Niño de la Palma »

δ Voir en annexe le texte sur la **corrida du samedi 26 septembre 1925 à Valencia, alternative de Francisco Tamarit Chover (ou Chaves) par Nicanor Villalta**

En 1926, la diversification des registres du *toreo* se poursuit avec pour illustration la chronique de la corrida madrilène du Montepio du mardi 1^{er} juin « *los cuatro estilos de torear* » avec « **Valencia** » pour illustrer le style « courage dépourvu de beauté plastique », **Antonio Marquez** pour illustrer celui de l'esthétique entachée d'un *dominio* limité, **Marcial Lalanda** pour illustrer celui des pouvoirs de la technique et « **Niño de la Palma** » associant domination de la *lidia* et art mais... décision fragile.²¹

Comme 1921, 1927 va être une année riche en alternatives importantes,²² en particulier celles de ceux qu'on désigne comme « stylistes » les deux grands artistes gitans « **Cagancho** » et « **Gitanillo de Triana** » qui vont définitivement installer la catégorie de *toreo* d'art dans les catégories tauromachiques.

¹⁹ « *Es de Ronda y se llama Cayetano* » ABC du 28 mai 1925, jour de la novillada.

²⁰ Notamment à Pamplona où il se liera d'amitié avec Hemingway qui s'inspirera de lui pour son personnage de Romero dans *Le soleil se lève aussi* et à Valencia, où il signera une grande faena gauchère le 29 juillet.

²¹ Cette typologie des registres sera reprise deux ans après, en 1928, avec d'autres matadors : « Chicuelo » illustrant l'alliance du sens de la *lidia* et l'art associés à l'irrégularité de l'engagement, « Villalta » illustrant le courage belluaire, Vicente Barrera, pour la maîtrise technique et, pour le registre de l'art, les deux gitans « Cagancho » et « Gitanillo de Triana ».

²² Alternatives de Félix Rodriguez à Barcelone en mars, de Joaquin Rodriguez « Cagancho » à Murcie en avril, de Francisco Vega de los Reyes « Gitanillo de Triana » au Puerto en août et de Vicente Barrera à Valencia en septembre ; seul ce dernier est étranger à la catégorie des artistes...

Joaquin Rodriguez « Cagancho » constitue l'archétype du toreo artiste, irrégulier mais sublime quand il est bon. Il est celui dont on a comparé le toreo à une sculpture,²³ dont l'alternance de désastres et de triomphes est devenue légendaire dès ses premières années,²⁴ dont l'exécution des passes était marquée par la majesté et la solennité en incarnant, après « **El Gallo** », une esthétique gitane dans le toreo.²⁵ Dès 1928 il trouva dans les charges des toros mexicains un matériau adapté à son jeu et devint un des matadors favoris de l'affection aztèque. Progressant techniquement, surtout à l'épée avec des estocades *templadas*, il toréa jusqu'au début des années 50.²⁶

Francisco Vega de los Reyes, d'abord surnommé « Curro Puya », puis reprenant le surnom que Juan Belmonte lui avait donné lors d'une *tienta* en 1924, « **Gitanillo de Triana** » dont il avait remarqué le style profond. Avec son répertoire court mais très profond, il va donner la plus forte intensité expressive à la vénitienne dessinée très lente, mains basses, jambe avancée, menton enfoncé dans la poitrine, poignets cassés... Sa trajectoire courte et accidentée se terminera par sa cogida et sa terrible agonie en 1931.

Félix Rodriguez, ce santanderino-valencien, ambitieux et doué, au toreo *largo* et éclectique, associant, dans la lignée de **Granero** qui est son modèle, recours technique et élégance de style, va également contribuer à sa façon, avec son ami Ruano Llopis, à associer toreo et beaux-arts... et même, en raison de sa vie riche et agitée, monde des toros et presse du cœur... Malade il aura une carrière courte.²⁷

Au sein de cette période de mutation du spectacle et du passage de l'émotion du combat à celle du style, la saison **1928** est exemplaire avec deux événements de référence :

1. Au sein du processus d'aménagement et de transformation du premier tiers, engagé dès le printemps 1926 par la création d'une commission en charge de la réforme du *tercio de pique*, l'instauration du caparaçon protecteur à partir du 8 avril 1928, dimanche de Pâques.
2. La faena dessinée le jeudi 24 mai 1928 par « **Chicuelo** » devant le toro « **Corchaíto** » de Graciliano Perez Tabernero, qui fut vécue par la majorité des critiques comme un événement majeur²⁸ et qui, par la suite, s'est vue instaurée comme celle de la création de la faena de muleta moderne, ensemble organisé de séries, elles-mêmes composées de passes liées en rond.

Mais cette évolution de la fiesta est loin de faire l'unanimité. Pour les aficionados de tradition, cette évolution est une dégradation : le premier tiers a perdu sa vérité et son émotion, les toreros artistes et stylistes sont fragiles (blessures de « Chicuelo » et « Gitanillo » en 1929), ils ont besoin d'animaux diminués qui passent tout seuls, et ils se montrent capables de s'imposer à la majorité des toros. Ils restent des « *toreritos* »...

Ainsi, les saisons 1929 et 1930 vont connaître une sorte de revanche des *lidiadores* et des toreros *largos* avec de grandes campagnes de **Marcial Lalanda** (de nouveau deux fois en tête

²³ « Toreando parece una talla de Montanés » Corrochano, *ABC* du 10 mai 1927 sur la corrida de Tolède du 10/05.

²⁴ Le 17 avril 1927, jour de son alternative, il écouta trois avis et sortit sous la protection de la police, puis le 25 août son échec d'Almagro fit naître l'expression lexicalisée « *peor que Cagancho en Almagro* », sans oublier les caricatures représentant des rats attendant le matador au fond d'un cachot.

²⁵ C'est « Cagancho » qui est le modèle du personnage de « La gitane » Manuel Gomez dans *Sang et Lumières*.

²⁶ Il donna l'alternative à Aparicio et Litri le 12 octobre 1950

²⁷ Six saisons entre l'alternative de 1927 à Barcelone et sa dernière corrida, à Perpignan en juin 1932, avant une crise d'arthrose paralysante.

²⁸ « *Faena más grande del toreo* », « *obra de arte cumbre* » dans le style hyperbolique de Federico Alcazar de *El Imparcial* (qui un an avant dénonçait Chicuelo comme « *torerito medroso* » ; « *faena cumbre de las faenas cumbres* » selon « Corinto y Oro » dans *La Voz* ; « *borrachera de toreo* » selon Federico Morena dans *El Heraldo* et ton nettement plus mesuré de Gregorio Corrochano dans l'*ABC*, avec une opération de ratrappage sur la trace indélébile laissée par cette faena dans la chronique de la corrida du dimanche suivant...)

du classement)²⁹, les succès de **Vicente Barrera**, qui sait réduire les toros difficiles avec son toreo mobile et sautillant mais très solide et efficace et le toreo largo et joyeux du jeune **Manuel Bienvenida** qui, âgé de 18 ans et avec seulement un an et demi d'alternative, signe en octobre 1930 deux « seuls contre six » triomphaux.³⁰

Un fait encore : le samedi 6 septembre, à Aranjuez, pour le *mano a mano* entre **Lalanda** et **Manolo Bienvenida**, c'est un torero local âgé de 24 ans et forgé à la dure dans les courses de village qui est engagé comme sobresaliente ; **Lalanda**, dont le caractère ne penche pas vers la générosité, ne l'invite pas à faire un quite mais Bienvenida le fait et ce sobresaliente, dénommé **Domingo Ortega**, dessine des vénérables superbes qui retiennent l'attention de **Domingo Dominguín** qui l'engage aussitôt pour des novilladas dans ses arènes de Tetuán de las Victorias... la 3^e époque de l'âge d'argent s'ouvre.

Trois corridas symboles de la période 1925-1930

1. **Le jeudi 11 juin 1925 à Séville** : retour à Séville de **Juan Belmonte** qui donne l'alternative à **Cayetano Ordoñez**. Belmonte coupe oreille et queue au 3^e Santa Coloma de Félix Suárez, Cayetano fait une bonne faena au 6^e et le 3^e matador du jour, Pepe Algabéño fils, dans un style plus ancien, obtient également un trophée.

2. **Le jeudi 24 mai 1928 à Madrid**, « **Chicuelo** » confirme l'alternative de **Vicente Barrera**, qui reste bien effacé et, au 3^e, devant le toro « **Corchaíto** » de Graciliano Pérez Tabernero, dessine une faena mémorable. Le 3^e à l'affiche était « **Cagancho** » qui, devant le second toro du jour, montra par instants l'élégance seigneuriale de son *toreo*.



Chicuelo devant « **Corchaíto** » de Graciliano Pérez Tabernero

²⁹ En tête du classement en 1929 et en 1930 comme il l'avait également été en 1922 (année tragique) et en 1925 (année de la reprise et diversification de la fiesta)

³⁰ Deux dimanches, le 5 octobre à Valencia devant six Concha y Sierra face auxquels il signe 26 quites différents puis le 19 octobre à Séville face à sept Santamaría.

3. Le **jeudi 29 août 1929 à Barcelone**, un *mano a mano* entre Lalanda et Barrera est programmé mais alors que le *lleno* est assuré, les toros de Montalvo sont refusés ; Balaña les remplace par d'impressionnantes Saltillo de Enriqueta de la Cova. Barrera refuse de les toréer mais Lalanda accepte de lidier les six et, face à un lot dominé par la *mansedumbre*, fait montre de ses recours et de son courage en signant une tarde de référence dans sa saison la plus complète.

1931- 1936 : le primat de techniciens dominateurs dans les mouvements des toros de la République.

La victoire des forces républicaines et socialistes aux élections municipales du 12 avril 1931 débouche sur de départ d'Alphonse XIII et l'instauration de la République.

Cinq semaines avant, le dimanche 8 mars, **Domingo Ortega**, après seulement quelques novilladas, reçoit l'alternative des mains de « **Gitanillo de Triana** », le 3^e étant **Vicente Barrera**.



Alternative de Domingo Ortega des mains de Gitanillo de Triana

Formé à l'école des dures *capeas* de village, **Domingo Ortega**, « diamant brut », s'est forgé une technique de domination, dans un toreo mobile à la précision et à la puissance de fer, ce « *temple caminando* » qui va lui permettre de s'imposer à quasiment tous les toros, (transformant même ses rares échecs en référence, comme celui devant Topabocas, de

Carmen de Federico)³¹. Dès sa première saison, grâce à la puissance de sa tauromachie dite par certains « régressive » (par rapport au toreo de bras belmontien) il va s’installer en tête de l’escalafón³² et il occupera cette place de 1931 à 1936, à l’exception de la saison de 1935 où il avait décidé de ne pas se produire à Séville et à Madrid (Pagés).

Durant cette période, un quatuor de toreros techniciens et *lidiadores* va dominer la *torería* ; à trois reprises, en 1931, 32 et 34, ce quatuor va composer l’affiche de la corrida madrilène de la presse. Pour s’imposer à la diversité des toros de cette période, ces toros de la République à l’éventail de comportement très large entre les nobles et les très durs, il faut du métier.

Si le plus récent matador de ce groupe est précisément Ortega, les autres sont (par ordre d’alternative) :

- **Marcial Lalanda**, dans le rôle du dominateur **le plus savant et le plus régulier** ; c'est en effet Marcial qui s'est montré le plus régulier tout au long de cette période, imposant sa connaissance de la lidia et cette capacité à s'adapter à chaque exemplaire qui faisait son intérêt principal. Peu de toros lui ont résisté et un seul fut renvoyé au corral.³³ Avec son physique ingrat³⁴, il savait pratiquer un toreo *largo* et efficace. Entre son statut de « *joven maestro* » au début des années 20 et celui de matador incarnant la tradition et la profession au cours des années 30 puis 40,³⁵ Marcial s'est progressivement attaché plus de relief aussi bien à son toreo fondamental qu'à ses fioritures.
- **Vicente Barrera**, dans le rôle du **plus laborieux**, usant de sa muleta griffe, maniée sur un rythme d’escrimeur trépidant (on le surnomma le « *torero gorrión* », tant il bougeait et sautillait). Affichant un caractère très entier (Séville 1927, Miura, Dax 1933), son toreo était dépourvu de toute élégance et, s'il tuait médiocrement, les publics attendaient ses descabellos portés avec précision et efficacité. 1932 fut sa meilleure saison, avec notamment des succès à Madrid et à Pampelune ponctués d'une inflation de trophées.³⁶
- **Manolo Bienvenida**, dans le rôle du dominateur **le plus brillant** qui, au moment de son alternative et de sa confirmation, alors qu'il n'avait pas encore 17 ans, a montré sa science précoce et son jeu allègre, prouvant que la science de ce « *nino* » n'avait pas d'âge. En 1931, pour sa seconde saison complète, il sera le triomphateur de la feria de Séville (retardée) de la République et il brillera également à Madrid, Valence et au Bouscat (Bordeaux 31 mai). En 1933 il va subir une très grave blessure au ventre lors de la **corrida de Beneficencia** très accidentée,³⁷ avant de connaître une excellente saison 1935 qu'il terminera en tête du classement, ex-aequo avec le mexicain « *Armillita* ». Les *empresas* prévoient d'axer la saison 1936 sur une *competencia* entre la puissance austère et castillane d'Ortega et la domination fleurie et sévillane de **Manuel Mejías** et, avant le 18 juillet, ils figureront souvent à la même affiche (dont 5

³¹ Le 30 avril 1934 à Madrid, dans une corrida où Villalta est blessé, le 7^e Murube « Topabocas » à la combativité défensive et violente fait douter Ortega ; le public prend fait et cause pour le toro et obtient une vuelta pour sa dépouille et Corrochano de titrer « *A Villalta le coge un toro y a Ortega le coge el publico* ». Par la suite et plusieurs années plus tard, des publics, voulant le blesser, lui lançaient encore le cri de « *Topabocas* » ! Ce topique de « l'échec de référence » d'une figura del toreo trouve son archétype dans l'échec de Rodolfo Gaona devant « Barrenero » du Marquis de Albasserada le 19 mai 1919.

³² Avec un très important succès à Valencia où il fera 14 sorties en 1931 (dont 7 lors de la feria de juillet) coupant 19 oreilles et 7 queues, alors qu'il « entrat » plus difficilement à Madrid et à Séville.

³³ A Séville en 1928, une mauvaise année pour Lalanda alors que « *Amargoso* » d'Albayda, qui le démoralisa, fut combattu le 27 juin 1929, sa meilleure année.

³⁴ Pieds plats, posture voutée, balancement de l'épaule et du bras lors de l'exécution des passes (la « *mecida* » de Marcial)

³⁵ En 1930 il a pris la présidence de la *Asociación de auxilios mutuos*, fondée par « *Bombita* », puis, en 1936, de l'association des matadors à la tête de laquelle il conduisit la lutte catégorielle contre les toreros mexicains.

³⁶ 9 oreilles, quatre queues et une patte en trois courses et 5 toros à Pamplona et quatre oreilles et une queue, lors de la corrida de la Prensa à Madrid le 13 juillet 1932.

³⁷ Villalta doit tuer 7 des huit toros de la course à la suite des blessures successives de Bienvenida, Ortega et Antonio Garcia « *Maravilla* » qui confirmait son alternative.

fois à Madrid). On sait que **Manuel Bienvenida** est emporté par la maladie à 25 ans au cours de l'été 1938.

Quant à Domingo Ortega, il remplissait le **rôle du dominateur le plus puissant**

A ces quatre noms de matadors techniciens et dominateurs, il convient d'en ajouter un 5^e celui du mexicain **Fermín Espinosa « Armillita Chico »**.

En effet, le frère de Juan, arrivé en Espagne début 1928 à l'âge de 17 ans, alors technique mais *frio*, ne commence à se signaler qu'en 1931 par son *toreo largo*, dominateur (« Joselito mexicain ») et son art de lier les passes, dans lignée de Chicuelo (3 ans après).³⁸ Il va ensuite progressivement s'imposer, en signant des faenas marquantes³⁹ au point de devenir en 1935 le premier non espagnol à commander quantitativement et qualitativement⁴⁰. Mais, au printemps 1936, le « boycott de la peur » le conduisit retourner au Mexique.

Si la période est dominée par la régularité apportée par les matadors techniciens, elle se caractérise par d'autres dimensions relatives aux aspects artistiques et spectaculaires de la tauromachie.

- **Les stylistes castillans dont un torero hétérodoxe**
- **Une demande de spectacle** : des émotions fortes de toreros mexicains aux prestations de *mujeres toreras*

Les stylistes castillans dont un torero hétérodoxe

Entre 1932 et 1934, plusieurs alternatives vont concerner des toreros castillans qui pratiquent un *toreo classique*, cultivant l'élégance d'exécution, mais dont la détermination ou les recours techniques ne sont pas toujours à la hauteur de leur art.

- **Alfredo Corrochano** (alternative à Castellón le 28/02/32), sens de la *lidia* et très bon *toreo de la main gauche* ;
- **Luis Gomez « El Estudiante »** (alternative le 20/03/32 à Valencia), un classicisme sobre et le 28 juin 1936 « Civilón », le doux manso de Juan Cobaleda ;
- **Antonio Garcia « Maravilla »** (alternative le 7/08/32 à Santander), une confirmation accidentée (27/04/33), la 1^{ère} grande porte de Las Ventas, le jour des Misses (25/05/33), la *cogida tonta* au dernier toro de Ventas avant le 18 juillet 36 et... le 2^e film tiré de « Currito de la cruz » ;
- **Fernando Domínguez**, (alternative le 18/03/33 à Valencia), un *toreo inspiré de Belmonte* mais coloré de nuances engitanée (mains basses) avec un pouvoir limité et une volonté inconstante ;
- **Curro Caro** (alternative à Salamanque le 27/05/34), frère de « Chiquito de la Audiencia », un style fin mais un *toreo fragile* surnommé « *El torero de cristal* ».

Pourrait figurer dans ce groupe un autre artiste castillan, mais sa personnalité torera tout à fait spécifique ainsi que sa place dans l'évolution du *toreo* exigeant qu'on lui donne une place à part :

- **Victoriano de la Serna.** Au début des années 30, il interrompt ses études de médecine pour se lancer dans le *toreo* et tranche par son style personnel fondé sur un jeu serré et serein, comme indifférent au danger. A 23 ans, il prend l'alternative à Madrid (29 octobre 1931). L'année suivante, un *quite*, d'une lenteur et d'un relâchement

³⁸ Faena à Madrid a un toro couard de Terrones le 24 mai 1931

³⁹ Faena de naturelles à « Centollo » de Aleas le 5/06/1932 à Madrid et celle du 29 /07/1934 à Barcelone devant « Clavelito » de Manuel Puente qui selon Jose Carlos Arévalo constituent des jalons importants dans la maturation de la fusion alchimique entre le *toreo de bras belmontien* et de la liaison enchaînée des passes.

⁴⁰ Premier aux contrats (ex aequo avec Manolo Bienvenida) et triomphes à Barcelone, Valence et Bilbao, sans aller à Madrid cette année-là.

stupéfiants marque l'afición.⁴¹ Puis 1933 va être sa grande saison au cours de laquelle il remporte des succès majeurs (Pampelune, Valencia, Bayonne) fascinant les publics par son toreo somnambulique, immobile, serré et lent. Le « Fakir de Ségovie », à la personnalité unique et au toreo sans successeur direct (toreo intransitif) va ensuite évoluer vers un jeu plus baroque, mais son style ne sera pas sans influence sur le style de Manuel Rodriguez.



Victoriano de la Serna dit le Fakir de Ségovie

Une demande de spectacle : des émotions fortes de toreros mexicains aux prestations de mujeres toreras

En juillet 1934 dans les arènes madrilènes de la Fuente del Berro qui vivent leurs dernières semaines d'activité, deux toreros mexicains, qui ont renoncé à leur alternative pour paraître en novillada, suscitent passions et enthousiasme en faisant assaut de bravades dans le toreo en *parón* et les estocades sans muleta : **Lorenzo Garza et Luis Castro « El Soldado »**. Plusieurs *mano a mano* vont être programmés, remplissant les arènes souvent alors médiocrement garnies. Ils vont rapidement prendre l'alternative.

- **Lorenzo Garza**, alternative le 5 septembre 35 à Aranjuez des mains de Juan Belmonte. Garza, qui fait naître l'émotion de l'impression d'insécurité que donnent ses ctes de profil au fil des cornes, suscite de fortes passions (on le surnomme « Ave de las tempestades » car il ne sort que pour triomphe ou broncas). Il va influencer Silverio Perez et constituer, avec d'autres⁴², un des acteurs importants de l'âge d'or du toreo mexicain (1936-1946).
- « **El Soldado** », alternative à Castellón au début de la saison 1935, aura un parcours moins brillant, mais il aura l'honneur de tuer le 1^{er} toro combattu dans les arènes monumentales de Insurgentes le 5 février 1946.

⁴¹ Ce quite du 8 mai 1932 marque aussi bien Pepe Alameda qui en parle longuement dans les *Heterodoxos del toreo* (p.300) que Joseph Peyré avec le passage de sang et lumières sur le « quite de l'éternité » de son personnage Ricardo, vêtu de blanc et argent comme Victoriano ce jour-là.

⁴² Armillita, Alberto Balderas (el torero de Mexico), Jesús Solorzano (el rey del temple) « El Soldado », « Carnicerito de Mexico », Silverio Perez (El Faraón de Texcoco) et Carlos Arruza.

Le phénomène de *señoritas toreras*, dont la plus connue est la madrilène **Juanita Cruz**,⁴³ qui s'est développé à partir de 1935, attirait également un public qui allait aux arènes pour se divertir et pouvait parfois prendre les péripéties de lidia « *con guasa* », comme lors de la dernière corrida donnée à Las Ventas, le 5 juillet 36.⁴⁴

Trois corridas symboles de la période 1925-1930

1. Le **jeudi 8 octobre 1931 à Madrid, la corrida de la presse** montée avec difficulté par César Jalon « Clarito ».⁴⁵ Elle réunit le quatuor majeur de l'année Lalande, Barrera, Manolo Bienvenida et Ortega. Chaque matador pourra exprimer sa *tauromaquia* et coupera une oreille. Pour Ortega ce sera sa 1^{ère} à Madrid en tant que matador.⁴⁶
2. Le **dimanche 29 juillet 1934, à Barcelone**, la Monumentale est pleine car **Juan Belmonte** y est annoncé (8^e paseo après son retour à Nîmes le 24 juin)⁴⁷. Son lot de **Manuel Puente** ne lui permet pas de briller comme les deux autres matadors : **Lalande** qui coupe la 1^{ère} patte accordée à La Monumental et « **Armillita** » qui, dans une prestation de maestria complète aux trois tercios, signe devant le 6^e « Clavelito » une faena « historique » de naturelles liées dans un style belmontien.
3. Le **vendredi 29 mai 1936**, les arènes de Las Ventas à Madrid sont pleines. A l'affiche toros de Lamamié de Clairac pour **Manuel Bienvenida**, **Domingo Ortega** et **Victoriano de la Serna**. Dans le contexte du conflit avec les toreros mexicains, une partie du public réclame les Mexicains et s'en prend aux matadors traités de « fascistes ». **La Serna** fait un *desplante* à genoux s'écriant « *Viva España et viva los toreros españoles !* ». Mais, en se relevant, il se fait prendre et blesser (sans gravité). **Manolo Bienvenida**, chef de *lidia*, répète le geste avant de tuer le toro. Les opinions se divisent avec force.

La problématique des héritages

Entre 1914 et 1920, en sept saisons, la rivalité amicale entre les deux toreros d'exception José Gomez « **Joselito** » et **Juan Belmonte**, a permis l'accomplissement du toreo largo de domination hérité du XIX^e siècle et son dépassement radical, transformant les cadres fondamentaux du toreo.

Avec les deux tauromachies nouvelles, on est passé de l'esquive de l'attaque à une plus grande maîtrise de la charge.

Chez José en visant un **contrôle plus prolongé des voyages** sur un plus grand nombre d'exemplaires, de façon plus régulière et systématique mais dans une exécution encore assez mobile.

Chez Juan en visant une **emprise plus serrée**, fondée sur un mouvement des bras vers la corne contraire dans **une exécution plus fixe** (le fameux « *sin enmendarse* ») et **plus ralentie, source d'un jeu plus émouvant et plus plastique**, mais réalisable devant un plus petit nombre d'opposants.

⁴³ Après une cinquantaine de novilladas, Juanita Cruz s'est présentée à Las Ventas en novillada piquée le 2 avril 1936 et a fait une vuelta. Il y avait alors plusieurs señoritas toreras dont les sœurs Palmeño.

⁴⁴ Au 3^e toro, alors que, jusque-là, le spectacle avait été fort affligeant, et que le matador faisait un brindis, un partie de public demanda ironiquement l'oreille en agitant des mouchoirs

⁴⁵ Lalande, refusait la présence de Villalta et voulait percevoir autant qu'Ortega, soit 18 000 Pts.

⁴⁶ Marcial Lalande qui veut s'imposer à Madrid fait un travail complet (pas de muleta de la gauche y compris) à son 1^{er} (un Carmen de Federico). Si Barrera doit se limiter à une lidia efficace face aux coups de tête du 2^{ème} (un Tovar), il va obtenir une oreille du 6^e (un Rincón d'Indalecio García) qu'il descabelle à toro vif, mais entendant quelques contestations du trophée il l'abandonne sous l'estribo. Manolo Bienvenida coupe une oreille du 3^e mais le Tovar sorti en 7^e le bouscule et le blesse au visage (3 dents cassées). Enfin Domingo Ortega va couper sa 1^{ère} oreille madrilène devant le Tovar sorti en 4^e.

⁴⁷ Le 24 juin à Nîmes avec cameras et artistes connus (déjà), le plateau Pagés était le suivant : toros de Lamamié de Clairac pour « El Gallo », Juan Belmonte et Gregorio Corrochano.

Alors que pour José Gomez la volonté de dominer plus, de conduire plus, a engendré dans son jeu des essais, encore très mobiles et incertains, de liaison entre les passes sur le même côté ; chez Belmonte, le principe du « bouger le moins possible », appuyé par la légère déviation vers l'extérieur (*cruzarse, cargar la suerte*) a installé l'immobilité comme outil de domination et comme moyen de tempérer la vitesse du voyage, qui peut encore être ralenti par une tenue des leurres la plus basse possible.

Les liens complexes entre domination de la bête, immobilité de l'homme, lenteur et durée du geste, longueur et continuité de la conduite de la charge, vont désormais être au cœur de l'évolution du toreo au cours du XXe siècle à travers les jeux qui vont se construire entre le « plus fixe », « le plus bas » et « le plus long ».

D'un point de vue à la fois technique, esthétique et même éthique, la période qui suit la mort de Joselito, celle dite de « **l'âge d'argent** », va être dominée et traversée par la question du double héritage, celui du magistère de **Joselito** et celui de l'intégration de l'apport du « **sidérant de Triana** ». C'est une période au cours de laquelle ces deux héritages infusent pour faire émerger le toreo contemporain.

Sur ce sujet des héritages (évolutifs, complémentaires et croisés), l'analyse conduite par Domingo Delgado de la Camara dans son livre *Entre Marte y Venus* (2014) est tout à fait riche et stimulante.

LIGNEE DE JOSE (De la Rosa, Granero, Marcial Lalande, Félix Rodriguez, Vicente Barrera, Armillita, Manolo Bienvenida...)

Pour les toreros qui s'inscrivent dans cette lignée du primat donné au contrôle le plus complet des charges des toros, il s'agit, sans toutefois réduire l'éventail des types de toros animaux auquel on peut s'imposer, d'intégrer de plus en plus d'éléments du toreo belmontien, au sein d'une tauromachie qui demeure souvent mobile – et qui selon les leurs opposants « fatigue » plus les animaux qu'elle ne les « soumet ». C'est ce que parviendra à faire progressivement Lalande, en apaisant son jeu et en lui imposant plus de fixité, ce que Félix Rodriguez réussira assez souvent avec une aisance naturelle, ce qu'**« Armillita »** fondera sur son art de lier les passes et que Manolo Bienvenida réalisera dans la continuité des « synthèses » de Chicuelo.

LIGNÉE DE BELMONTE (Antonio Marquez, « Niño de la Palma », « Cagancho », « Gitanillo de Triana », Victoriano de la Serna, Fernando Domínguez)

Parmi ces toreros qui revendentiquent tous explicitement la filiation de Belmonte, la force émotionnelle et esthétique de son toreo, il s'agit de faire fructifier la « révolution » et de franchir de nouvelles étapes dans une exécution des passes plus harmonieuse, plus immobile, plus serrée, plus lente. Dans ce groupe Domingo Delgado de la Camara distingue deux orientations :

- Une, dite **de « stylisation » de l'héritage de Belmonte**, qui consiste à conférer plus d'harmonie, d'élégance et de repos aux *lances y pases* exécutés selon les canons du toreo de bras, du « *cargar la suerte* » et des passes dessinées avec temple. On trouve là le toreo d'Antonio Marquez, de Cayetano Ordoñez et d'une certaine façon la majesté templada de Cagancho.
- Une autre, dite **d'approfondissement de l'héritage belmontien** dans laquelle, il s'agit de rendre l'exécution de chaque passe plus parfaite, plus lente, plus basse plus profonde comme dans les véréniques de « Curro Puya » ou ultérieurement les passes dessinée par Fernando Domínguez

Dans son génie original **Victoriano de la Serna** tiendra de ces deux orientations avec dans son jeu somnambulique du « plus lent », du « plus fixe » et du « plus serré » tout en créant un « style » nouveau.

Enfin, selon Domingo Delgado de la Camara, **Chicuelo** et **Ortega** échapperait à cette lecture des héritages.

Le premier dans la mesure où il serait volontairement héritier des deux maîtres, assurant un contrôle le plus prolongé possible de la charge par la ronde des passes enchaînées sur le même côté -et cela bien avant « Corchaíto »- et épuration gracieuse des gestes de Belmonte, avec plus de « stylisation » que « d'approfondissement » car il préférera ne pas trop baisser la main afin de favoriser l'enchaînement et la liaison entre les passes.

Le second, **Ortega**, car il créa sa tauromachie « régressive » hors des références à José et Juan sur la base de sa pratique des capeas de village, même si, ultérieurement afin de s'opposer aux apports de « Manolete », il se fera, dans sa conférence de l'Ateneo en 1950, le chantre du « *cargar la suerte* » comme principe fondamental du toreo et de la domination.

Ce que nous devons à l'âge d'argent

Outre cette **évolution technique et esthétique** qui intègre les apports des deux maîtres de la deuxième décennie du XXe siècle et prépare l'apport de « **Manolete** » qui, devant un tout autre bétail, va installer l'immobilité et la liaison entre les passes de muleta comme critère premier de l'excellence taurine, cette période dite de l'âge d'argent va également être le théâtre de **transformations décisives** en matière de **déroulement, d'organisation et de statut culturel de la corrida**.

Transformation du déroulement : L'apparition de caparaçon et l'équilibre des « *tercios* »

L'apparition du *peto*, au printemps 1928, introduit une « rupture » reconnue par tous et encore appréciée de façon contrastée, voire opposée, entre ceux qui y voient l'entrée de la corrida dans la sensibilité contemporaine, permettant son accès au statut d'art, et ceux qui y voient la marque de la décadence.

De fait, au cours du premier quart du XXe siècle, le tercio de piques n'a cessé d'évoluer au milieu d'expériences ponctuelles et de tensions entre les intérêts, souvent contradictoires, des éleveurs, des organisateurs de spectacles, des matadors et des picadors, dont la corporation a toujours constitué une référence en matière de « conservatisme ».

En effet, bien loin des rencontres rapides de toros, souvent fuyards avec des chevaux mobiles de l'époque de Calderón et dans un contexte de piques « truquées », d'expériences diverses, et de polémiques pour limiter l'hécatombe des chevaux et assurer l'efficacité du châtiment, le règlement taurin de 1917 (le 1^{er} à volonté de réglementation nationale) a modifié la pique (remplacement de la pique avec « frein » en forme de petit citron (*limoncillo*), accusée de rebondir sur le dos des toros, par une butée en forme de rondelle de 6 cm de largeur (*arandela*)). Cette *arandela* demeurera en vigueur jusqu'à la *cruceta* de 1962 et d'autres dispositions sur le déroulement du *tercio*.

En 1923 se prépare un nouveau règlement (dit souvent règlement de 24) qui, non seulement, va ramener l'âge minimum pour être combattu en corrida de 5 à 4 ans (tout en augmentant les poids minimaux⁴⁸) mais apporter des éléments nouveaux sur le déroulement de la pique, dont **le tracé d'une ligne sur la piste**. (Article 34)

« En la mañana del día en que haya de celebrarse la corrida se trazara en el piso del redondel con pintura de color adecuado, una circunferencia concéntrica, con la

⁴⁸ 570 au lieu de 550 en 1917 pour la période d'été ; ce poids minimum sera diminué de 100 kg en 1930 où il sera fixé à 470 kg.

determinada por la barrera y la tercera parte del radio o sexta del diámetro de aquél, cuya línea no podrán rebasar los picadores cuando se dispongan a la suerte ».

Cette ligne est la source d'interprétations différentes. Elle est souvent pensée comme une « limite d'action » afin que les picadors ne poursuivent pas les taureaux couards jusqu'au centre de la piste. De fait, elle est plutôt un « seuil de précaution » mis en place en réponse à une demande des picadors qui n'étaient pas disposés à s'éloigner trop de la barrière⁴⁹ considérant que, plus ils s'avançaient dans la piste, plus ils risquaient de se faire renverser par le taureau. Une telle ligne avait déjà été mise en œuvre en 1908 à Saragosse pour répondre à une demande de picadors⁵⁰ et l'expression « *quitamiedo de los picadores* » utilisée par Corrochano (*ABC* du 29/05/1928) est révélatrice de cette fonction première.

Parmi d'autres dispositions de ce règlement de 1923-24, outre celles relatives à l'emplacement des picadors en piste, un accent est mis sur les « gabardines » qui doivent couvrir les dépouilles des chevaux tués et les paniers pour récupérer au plus vite les déchets laissés en piste ; avant Primo de Rivera s'exprime la volonté de réduire les dimensions sanglantes du 1^{er} tercio afin de répondre à une évolution de la sensibilité publique.

C'est dès le printemps 1926 qu'est mise en place, à la demande de Miguel Primo de Rivera, une **commission** chargée de proposer une réforme du 1^{er} tiers. Y participent les représentants des principales parties prenantes : éleveurs (le duc De Veragua), journalistes (E. Palacio), organisateurs de spectacles, représentants de la SPA et, bien sûr, représentants des matadors et des picadors.

La première disposition proposée et prise sera, dès **janvier 1927**, l'obligation que les picadors n'entrent en piste qu'une fois le taureau fixé. Cette mesure mise en œuvre à Madrid lors d'une novillada le 3 avril 1927, fut étendue à l'ensemble des corridas dès la fin de ce mois avant d'être intégrée dans le règlement global de 1930⁵¹.

Puis, après divers essais, dont les premiers ont commencé en mars 1927, le **Real Orden du 7 février 1928** instaure le caparaçon protecteur. Il entre en vigueur pour un an dans les principales arènes le dimanche 8 avril (jour de Pâques). Le **13 juin 1928**, un autre *Real Orden* entre autres dispositions (dont la suppression des banderilles de feu pour les toros couards qui dataient de 1889)⁵², élargit de façon définitive l'obligation du *peto* à toutes les arènes.

Avec les nouvelles conditions d'administration des piques, le premier tiers est sensiblement modifié, mais le jeu irrégulier de nombre de toros, la faible protection garantie par les premiers caparaçons, le maintien depuis le règlement de 1917 du minimum de quatre rencontres obligatoires, continuent à faire du **déroulement du 1^{er} tiers**, avec lances de fixation, piques et quites, le moment de plus développé de chaque combat, un moment d'intervention de tous les matadors et des cuadrillas et la partie qui demeure souvent la plus détaillée dans les *reseñas* des pages taurines.

Simultanément, le **travail de muleta** commence à prendre de plus en plus d'importance et son statut change définitivement au cours de ces années. Dans le prolongement de l'apport de José y Juan, il passe de la préparation du coup d'épée à une phase d'expression de l'emprise et de

⁴⁹ L'article 53 du règlement de 1917 insiste sur l'obligation faite aux picadors de sortir « *en busca del toro* » quand les conditions l'exigent, au moins jusqu'au *tercio*.

⁵⁰ On évoque à cet égard la corrida donnée à Saragosse le 16 octobre 1908 lors d'un mano a mano entre « Bombita » et « Machaquito » où une large ligne fut tracée sur le sable à la demande du gouverneur civil qui avait trouvé cette idée de « limite à l'action des picadors » pour lever la grève de ces derniers qui ne voulaient plus se risquer sur une piste détrempée par les pluies devant les toros de Pablo Romero. Ce cercle suscita des protestations du public, d'autant plus que plusieurs toros refusèrent de franchir cette large ligne rouge et, de ce fait, furent peu ou mal piqués.

⁵¹ Selon « Clarito » (*Memorias de Clarito*, p.191), mais si cette disposition est contraire à l'arithmétique élémentaire car elle introduit un quatrième tercio dans l'organisation des corridas, contribuant à éviter les excès de *derribo y despencurramiento* des chevaux, elle aurait peut-être permis, prise plus tôt, d'éviter le caparaçon.

⁵² Ce « *castigo innecesariamente cruento y poco útil para la lidia* », ces banderilles de feu seront réintroduites en 1930 (article 61) mais avec des charges explosives placées plus haut sur les bâtonnets, puis définitivement abolies en 1950

l'élégance –ou brio d'exécution- ayant une valeur en tant que telle. Certaines faenas, (comme celles de Chicuelo en 1928 d' « Armillita » en 1934 ou encore de La Serna) contribuent à faire émerger d'autres canons de perfection (liaison, immobilité, profondeur...).

Ces années vont d'ailleurs constituer un moment d'une très **grande richesse en matière de création et d'invention de lances y pases** et de perfectionnement des passes fondamentales :

Pour les lances :

- A la rubrique perfectionnement, on pense aux véroniques lentes et basses dessinées par « Gitanillo de Triana » ou par « La Serna » (qui vont s'installer comme des références) et aux demi-véroniques d'Antonio Marquez, conférant une perfection plastique à la media belmontiene.
- A la rubrique création : la « *chicuelina* » de Manuel Jiménez (1922), la « *mariposa* » de Marcial Lalanda (1923), la « *tafallera* » de Villalta (1925) et les joyaux del *orfebre tapatio* (Guadalajara) Pepe Ortiz : la « *orticina* » (6/02/1927), la « *tapatia* » (2/11/27), el « *quite por los afueras* » (2/11/27) ou encore le « *quite de oro* » (28/01/34).

Pour les pases :

- A la rubrique perfectionnement, on pense aux **naturelles** de « Chicuelo », aux **hautes aidées** et aux **passes de poitrine** de « Cayetano Ordoñez », et, à la frontière de la création, aux « *derechazos* » de Villalta.⁵³
- A la rubrique création : la « *firma* » de Granero, « *el pase de costadillo* » de « Chicuelo », le « *trincherazo* » sur le genou gauche de Domingo Ortega, « *el pase de las flores* » (25/07/1933) et la « *lasernina* » (ancêtre de la manoletina) et la « *lasernisna* » (bandera à genoux précédée d'un touché de corne) par Victoriano de la Serna, le « *martinete* » par Lorenzo Garza, l'*abanico* par Manolo Bienvenida...

Au second tiers, **la phase des banderilles continue à être valorisée** et nombre de matadors sont d'excellents *banderilleros* (qu'il s'agisse les toreros « *largos* » comme Granero, Félix Rodriguez, Lalanda, « Armillita », Manolo Bienvenida, des « vaillants » comme « Maera », Sanchez Mejías mais aussi des « stylistes » tels Antonio Marquez ou « Niño de la Palma », sans parler de ceux qui posent occasionnellement quelques paires, seuls ou en alternant avec leurs *banderilleros*, comme « Chicuelo » ou Villalta).

Enfin, **l'estocade** demeure un moment majeur avec un public qui sait encore accorder plus d'importance à l'engagement sincère de l'exécution qu'à l'efficacité rapide de la lame. Et autant les grands coups d'épée qui foudroient *sin puntilla*, ceux qui de « Varelito », à Villalta, en passant par Martin Agüero, sont portés par des matadors qui demandent la sortie des mules dès qu'ils se profilent, peuvent susciter à eux seuls l'attribution de trophées, autant, il est habituel que plusieurs *pinchazos* ne soient pas rédhibitoires pour l'attribution de trophées (ex. « Corchaíto » 2 oreilles après 2 *pinchazos* et une demi-lame).

Ce qui caractérise cette période c'est **un remarquable équilibre entre les trois tercios** : une fixation et des piques nombreuses favorisent le toreo de cape et lui ouvrent l'espace d'une riche variété, les très bons *banderilleros* sont très nombreux, la faena de muleta comme construction de séries de passes liées se met en place et l'estocade continue d'avoir de grands maîtres...

Comme l'écrit Claude Pelletier la corrida des années 20 et 30 présente une sorte de parfait équilibre des trois tiers.⁵⁴

⁵³ Si Villalta n'est pas le premier à avoir donné des passes de la main droite, épée agrandissant leurre (on prête à Cuchares l'emploi privilégié de la main droite), il est considéré par divers spécialistes des *suertes* comme le premier à les avoir construites en série avec une énergie par ailleurs quelque peu brusque.

⁵⁴ Claude Pelletier, *Histoire de la tauromachie à Bayonne*, p. 242 à 244.

Transformation de l'organisation : la montée en puissance des organisateurs de spectacle

Dans le jeu de forces de la planète des toros entre éleveurs, organisateurs et matadors (et leur apoderados), le XIXe siècle avait fonctionné sous le régime de la domination des éleveurs, avec pour symbole **Cristobal Colon de la Cerda**, 14^e duc de Veragua,⁵⁵ qui avait réussi, vers 1875, à vendre des toros **1000 pts l'unité**, ce qui aurait conduit à désigner le billet vert de 1000 pesetas sous le surnom de « un Veragua » !

Puis, à la fin du siècle, si le poids dominant d'un matador comme « Guerrita » réduit un peu la domination des éleveurs, les produits des fers qu'il choisit et impose continuent, comme le Veragua, à être fort bien payés.⁵⁶

L'absence de *figuras* entre 1900 et 1913 va permettre aux éleveurs qui s'associent alors (**UCTL** créée en 1905) de retrouver une position hégémonique. Mais, avec Joselito et Belmonte les choix et les exigences de matadors vont de nouveau reprendre le dessus avec le choix d'élevages tels les **Murube** de José et d'autres **Vistahermosa**, (Ibarra-Parladé, et les Santa Coloma), sans parler du *cajón de curas* de « **Los Merinales** »

Les attentes du public évoluent et alors que, après la mort de Joselito, les éleveurs sont partagés entre la reconquête de leurs pouvoirs et la rénovation du sang de leur bétail au profit d'animaux qui rendent possible le toreo nouveau, les organisateurs tentent de prendre les commandes en fixant un plafond de prix aussi bien pour les bêtes que pour les hommes. Les ganaderos veulent que leurs produits retrouvent poids et présence mais comme Ramon Mora Figueroa (Marquis de Tamarón) en Andalousie ou comme nombre d'éleveurs du **Campo charro** (comme Francisco Sanchez -Paco Coquilla - ou les fils Perez Tabernero qui vont acheter du bétail Ibarra), ils s'attachent à créer un toro qui ne se limite pas au combat à la pique.

Si les éleveurs, pris dans une dynamique de recomposition, ne retrouvent pas intégralement leur prééminence antérieure, ni les matadors modestes et vaillants, ni les apoderados de jeunes promesses n'ont un poids suffisant et l'Association des impresarios et propriétaires d'arènes, à la demande de ses principaux acteurs -Fernando Jardon (Madrid), Salgueiro (Séville), Arana (Bilbao), Ucelayeta (San Sebastián)- décide, en 1924, de ne pas payer un matador, quel qu'il soit, plus de 7 000 pesetas par corrida et de boycotter tous ceux, matadors et *empresas*, qui dépasseraient ce plafond.

Seul Ignacio Sanchez Mejías s'est frontalement opposé à ce plafond dans un combat pour la liberté d'engagement, mais le paysage va être bouleversé en 1925 par **le retour de Juan Belmonte** monté par le catalan Eduardo Pagés selon un tout nouveau système d'exclusive.

Possédant un grand sens des affaires et défendant la liberté d'entreprendre contre toutes les corporations, Eduardo Pagés, qui s'est illustré en lançant vers 1916-1917 le spectacle de toreo comique des « charlotades »⁵⁷, va monter pour Juan Belmonte une trentaine de corridas pour la somme, alors énorme, de 20 000 pts minimum par course, (et 25 000 dès 1926) sans compter les cas de compléments au pourcentage dans certaines arènes.

Dans ce que les opposants appellent « *le barnum Pagés* », tout est organisé : contrat avec les arènes, choix du bétail, compagnons d'affiche, campagne de presse... Mais, au cours de la trentaine de prestations que va faire **Belmonte**, dans toutes les villes les arènes se remplissent, la revente atteint des sommets et, malgré des résultats quelque peu inégaux, les triomphes sont nombreux et les trophées connaissent une sensible inflation. Après sa révolution dans le toreo, Belmonte fait, sous la houlette de son ami Pagés, une autre révolution, une « révolution économique » de la *fiesta*.

⁵⁵ Très hostiles à tout croisements, ce qu'il ne l'empêchait pas de faire des échanges d'étalons avec son ami Antonio Miura.

⁵⁶ Ainsi, pour l'inauguration des arènes de Valladolid en septembre 1890, les six Saltillo furent payés 12 000 pts somme équivalente au cachet des trois matadors « Lagartijo » 5000 pts, « El Espartero » 3000 et « Guerrita » 4000.

⁵⁷ Avec le modeste torero catalan Carmelo Tusquellas sous les apparences et le nom de Charlot, dans une troupe qui comprenait déjà Rafael Dutrus « « Llapisera » (ex novillero valencien) avec son chapeau haut de forme (sombrero de copa) et son frac et José Colomer, habillé en groom (*botones*).

Alors qu'en 1927, il prend la tête de l'association des impresarios, c'est encore Pagés qui va lancer les **corridas goyescas** avec un spectacle monté le 12 mai 1927 dans les arènes de Saragosse pour le 100^e anniversaire de la mort du peintre.⁵⁸ C'est lui également qui va, avec Domingo Dominguín, organiser les tournées de becerristas de Manolo et Pepe Bienvenida

Avec l'appui de Belmonte (auquel les **maestrantes** ne refusent rien depuis qu'il a pris le parti de la Maestranza contre la Monumental de José), Pagés va signer en décembre 1932 un premier contrat relatif à la gestion de la Maestranza. Mais, la saison 1933 au Baratillo n'est guère brillante tant d'un point de vue artistique que financier et pour la saison 1934 il va de nouveau faire appel à Juan Belmonte (et à « El Gallo ») pour un nouveau retour (pacte de Paris). Il va mettre à profit cet atout pour renégocier son contrat sévillan en un bail pour plusieurs générations, bail emphytéotique dit de « 99 ans », avec des révisions régulières du « cahier des charges ».

Alors que Balaña règne sur Barcelone depuis 1927, que Domingo Dominguín s'occupe aussi bien des arènes de Tetuán de las Victorias à Madrid (ou en mai 35 paraît, en non piquée, un certain Angel Rodriguez, qui se prénomme en fait Manuel) que des arènes de Mexico avec Margeli et qu'il s'occupe à la fois d'Ortega et d'« Armillita », Eduardo Pagés va prendre en charge la gestion des arènes de Madrid et entrer en conflit avec l'UCTL.

Avec son ami Belmonte, Pagés (qui a acquis un peu de bétail hors Union) participe à la création en 1930 d'une nouvelle association d'éleveurs de toros (*Asociación de Ganaderos de Reses bravas*) destinée à fédérer les éleveurs qui ont été exclus de la Unión car ils ont vendu du bétail hors des règles fixées par l'UCTL.

Puis en 1934, dans un contexte politique peu favorable aux grandes propriétés⁵⁹ le conflit entre l'UCTL et les éleveurs dissidents, ardents défenseurs de la *libertad de contratación* prend un tour marqué.

L'UCTL décide que les organisateurs qui font appel à des élevages qui ne font pas partie de la Unión doivent être boycottés par les ganaderos de la Union et ceux qui malgré ce boycott vendent quand même à ces organisateurs sont à leurs tour mis à l'index et censurés.

Pour monter les affiches de Séville, de Madrid et la tournée Belmonte, les ressources des élevages dissidents comme Gamero Civico, Torre Abad sont loin d'être suffisantes et Pagés doit faire appel à d'autres. Certains, comme Carmen de Federico, Paco Coquilla, Perez de la Concha, Lamamié de Clairac..., acceptent de lui vendre des bêtes mais ces élevages sont aussitôt exclus de l'UCTL.

Cette dernière prévient Bilbao que, s'ils veulent faire appel aux Murube de Carmen de Federico pour les corridas générales, ils n'auront ni les Pablo Romero, ni les Miura, ni les Ardanuy... Bilbao doit céder et le mardi 21 août en lieu et place des Murube est combattu un cocktail de diverses provenances.

A Madrid, après plusieurs lots de Murube, au jeu souvent médiocre, et des novilladas à la place de corridas, l'*afición* proteste et le public déserte les arènes. Pagés se démet de ses fonctions de gérant de la Carretera de Aragon. Mais les tensions demeurent y compris avec ceux qui prennent en charge Las Ventas ; le 21 octobre pour la 1^{re} avec Belmonte, qui coupe alors le 1^{er} rabo de la nouvelle plaza, les toros sont de Carmen de Federico !

Malgré ces difficultés l'empire Pagés demeure suffisamment puissant, notamment à travers la gestion du parcours de Belmonte et le poids qu'il conserve dans plusieurs arènes et dans la composition des affiches.

Après la guerre civile c'est face à un nouveau pouvoir, celui de Camara, apoderado de Manolete qu'il entrera en conflit en 1943 mais il devra céder et en passer par les exigences du

⁵⁸ Devant des toros de Vicente Martinez, outre le cavalier Simao da Veiga, y figuraient « El Gallo » (désastreux), Pablo Lalanda (remplaçant son frère Marcial, blessé) et le local Nicanor Villalta qui triompha.

⁵⁹ Depuis l'avènement de la République en 1931 on parle de plus en plus de l'expropriation, répartition et mise en valeurs des terres réservées à la chasse et à l'élevage des taureaux de combat. L'UCTL avec son secrétaire général Manuel Aleas s'attache à démontrer qu'en réalité bien peu de terres sont utilisables pour la culture.

matador et de son apoderado. L’ère des apoderados fait suite à celle des empresas mais, amélioré et complété, le « modèle Pagés » va durablement marquer le monde taurin qui, pendant des années, va vivre avec les quatre grands.⁶⁰

⁶⁰ Livinio Stuick à Madrid, Pablo Martinez « Chopera » dans les arènes du nord, Diodoro Canorea, le gendre Pagés (décédé en 1945) à Séville et bien d’autres places, et Balaña à Barcelone.

Transformation du statut culturel de la corrida : l'écho culturel et international de la *fiesta nacional*

Pour des raisons géopolitiques (1^{ère} guerre mondiale et limitation mexicaine), la période de José et Juan, l'âge d'or, a été essentiellement espagnole, sans que la passion taurine ne soit perturbée par les conflits entre alliophiles et germanophiles. Si les spécificités régionales demeurent fortes (foyers de toreros andalous - sévillans, cordouans, malagueños-, madrilènes, valenciens, basques aragonais...)⁶¹ cette période a permis de renforcer la dimension de fête nationale de la corrida, dimension que vont prolonger les corridas patriotiques qui se développeront au début des années 20.

Toutefois, la tauromachie et la personnalité de Juan Belmonte ont permis d'attirer l'attention d'intellectuels et d'artistes alors que, en majorité, la génération de 98 se montrait distante vis-à-vis de « los toros » comme pratique violente et archaïque trop éloignée de la modernité.

C'est au cours de cette période allant de 1920 à 1936 que la corrida va voir son statut passer de combat violent à celui d'un art plastique spécifique et original, source d'émotion et d'inspiration pour toutes les sensibilités, entraînant un développement des écrits littéraires, des peintures et sculptures. C'est l'époque des affiches de Julio Romero de Torres et celle du *Llanto de Garcia Lorca à la mort d'Ignacio Sanchez Mejias*, celle des textes d'Hemingway, Montherlant et Peyré.

La corrida va de nouveau se développer dans d'autres pays avec une forte culture taurine complète au Mexique et en France, une logique associant importation et traditions taurines locales.

Dans les deux décennies 20 et 30, le **développement de la corrida en France** va connaître trois phases qui, globalement, correspondent aux scissions majeures de la période.

- De 1920 à 1924-1925 : la relance lente de la corrida après la guerre, avec trop peu et de trop rares succès de matadors vedettes pour attirer un vaste public et constitution d'une opposition polémique au sein de l'affición entre « anciens » et modernes.⁶²
- De 1925-26 à 1929 les effets de la chute du franc par rapport à la peseta sur le nombre de corridas⁶³ et la difficile adaptation au passage de la dimension combat à la dimension artistique (résistance du Sud-Ouest au caparaçon).
- De 1930 à 1936, plusieurs journées marquantes offertes par les cinq ou six figuras du moment de Lalanda (Nîmes octobre 1930) à La Serna en passant par Vicente Barrera, « Armillita », Manolo Bienvenida (Bordeaux 31) et Domingo Ortega (Dax 24 et 35), font participer la France aux temps forts des saisons européennes.

En revanche les échanges entre Espagne et Amériques et surtout avec le Mexique vont constituer un élément très important dans l'évolution de la tauromachie tout au long de la période, aussi bien du point de vue technique, qu'artistique et économique.

⁶¹ Ces foyers régionaux verront fleurir au cours de ce début de siècle nombre de toreros intéressants mais au parcours modeste ou vite éclipsés : au pays basque , Diego Mazquieran « Fortuna », né à Sestao, Serafín Vigiola del Torco « Torquito », né à Baracaldo, Marin Agüero, né à Bilbao, Jaime Noaín, né à Gallarta (Biscaye) ; à Valencia : Manuel Granero, Manolo Martínez, Francisco Tamarit, Vicente Barrera, Enrique Torres, Rafael Ponce « Rafaelillo » (novillero vedette en 1935) ; à Séville : Antonio Posada (alternative en septembre 1923), Manuel del Pozo « Rayito », alternative en 1926, dénommé « el rey del parrón », Mariano Rodríguez, alternative en 1920, surnommé « El Exquisito », Pascual Marquez qui, en tant que novillero, enflamme Séville en 1935 et à Madrid et dans sa région, nombre de toreros de Fausto Barajas à « Chiquito de la Audiencia, frère de Curro Caro.

⁶² Avec à Bordeaux les tensions entre Jean Cistrac « Juan Leal » (Sud-ouest) et Marcel Grand « Don Severo » de La Petite Gironde puis, à Toulouse, les positions très toristas de Alfred Degeilh « Aguilita » dans l'hebdomadaire *Le Toril* dont l'extrémisme suscita, dans les années 30, certains départs vers la revue nîmoise *Toros* comme celui de Auguste Lafont « Paco Tolosa ».

⁶³ Si en 1924 la France donnait une petite trentaine de corridas, ce nombre tomba à 5 en 1926 et ne remonta à 13 en 1928.

Des affrontements homériques entre Sanchez Mejías et Gaona au cours des *temporadas grandes* 1920-21 et 21-22 au « boycott de la peur » en 1936, en passant et les enthousiasmes et les broncas de « *la porra* » de « *El Toreo de la Condesa* » (contre Ortega par exemple), échanges conflictuels et emprunts mutuels n'ont jamais cessé tout au long de la période dont ils constituent un élément majeur.

En guise de prolongation...

Invitation à relire ou lire *Sang et lumières* de Joseph Peyré (1935) comme roman témoignage de cette période riche en toreros et personnages « romanesques ».

Dans ce roman à clés, aux références très précises,⁶⁴ le personnage héros, « Ricardo Garcia » est, pour l'essentiel, Victoriano de la Serna (avec son costume blanc et argent et son « quite de l'éternité »⁶⁵). « Manuel Gomez », dénommé par le romancier « la gitane », est inspiré par Joaquin Rodriguez « Cagancho » et le personnage « Villareño », avec son visage de « bourreau chinois », apparaît fortement inspiré par Domingo Ortega. On y parle également des maestros poursuivant leur carrière auréolés de légende avec « Jorge Segura » (Juan Belmonte), « El Tigre » (Rafael El Gallo) ou « Pedro Rivas » (Ignacio Sanchez Mejías). On y retrouve aussi cet organisateur catalan aux pratiques douteuses « Jacinto Noguera » (Eduardo Pagés) ainsi que nombre d'allusions précises aux péripéties du mundillo dans les années 30, depuis la dernière année des vieilles arènes de Madrid (en 1934) au nombre important des toreros mexicains, en passant par l'agonie d'un célèbre torero gitan (« Gitanillo de Triana »), les exigences de l'Union des éleveurs, les coups de revolver contre Pepe Algabeño (Malaga mars 1934) avec le personnage de « Marchenero »...

Annexe sur la corrida du 26 septembre à Valencia (Vidéo)

Valencia : samedi 26 septembre 1925

Toros de **Doña Carmen de Federico** (Murube) pour **Nicanor Villalta, Cayetano Ordoñez** « **Niño de la Palma** » et **Francisco Tamarit Chaves** (ou Chover) qui doit prendre l'alternative.

Contexte :

⁶⁴ Ainsi le 25 mars est bien en 1934 un dimanche, celui des Rameaux et il y eut bien, ce 25/03/1934 une corrida dans les arènes madrilène de la carretera de Aragon avec la grave blessure d'Alfredo Corrochano qui y affrontait avec « Armillita » et Domingo Ortega des Albasserada de Bernardo Escudero.

⁶⁵ Allusion à celui réalisé le 8 mai 1932 au 6^{ème} toro de Villamarta et décrit par Pepe Alamada dans son livre *Los Heterodoxos del toreo*, p. 300.

Dans la région de Valencia, au début des années 20, la mévente des produits agricoles a été source de quelques fortes tensions sociales mais le spectacle taurin demeure, pour diverses couches de la population,⁶⁶ un foyer d'intérêt et de passion qui attire également les jeunes.⁶⁷

L'active *afición* de Valence s'est enthousiasmée pour le parcours et l'ascension rapide de Manuel **Granero** Valls, devenu la grande promesse après son alternative sévillane de l'automne 1920, et qui a dominé la saison 1921, installé dans la position de « prince héritier » du maestro tué, tant son allure, sa précocité, son *toreo largo* et même ses *trajes de luces*⁶⁸ rappellent Joselito, son illustre modèle.

Sa mort tragique le 7 mai 1922 a été fortement ressentie à Valencia et certains journaux locaux (dont *Clarín*) ont progressivement monté une cabale contre Marcial Lalanda auquel on reproche de ne pas être intervenu assez vite au quitte. Lalanda n'est pas engagé à Valencia avant mai 1923. L'annonce de sa venue soulève protestations et menaces... on écrit que la venue de ce madrilène « indigne de porter un habit de lumières », « lâche et assassin » est une injure contre toutes les mères *valencianas*... Le 10 mai 1923, jour de la corrida, les forces de l'ordre sont disposées autour et dans la plaza mais, si les sifflets et les lazzis pleuvent sur Marcial, aucun incident grave n'a lieu. Puis, lors de la feria de juillet, les excellentes prestations de Lalanda devant des lots difficiles (Pablo Romero puis Miura, avec 5 toros tués le 27/07/23) sont saluées par l'*afición*.

Valencia est une active plaza de temporada où sont organisées chaque année une quinzaine de corridas et une vingtaine de novilladas et dont la grande feria est celle de fin juillet.⁶⁹ Chaque année voit émerger de jeunes toreros locaux, dont certains se distinguent.

En 1924, il s'agit de Félix Rodriguez, dont Pagés s'occupe et qui torée souvent et de Manolo Martinez surnommé « El Tigre de Ruzafa » qui va recevoir son alternative le 21 septembre 1924 à Madrid. Et, en 1925, c'est Vicente Barrera (17 ans) qui débutera avec picadors.

En 1925, la temporada est inaugurée le dimanche 1^{er} mars par une novillada de Fernando Villalon pour trois jeunes dont la promesse du Grao, **Francisco Tamarit Chaves** (ou Chover) Ce dernier, né le 18 août 1897, n'est plus tout jeune (27 ans) ; il a commencé à toréer tardivement, en 1921, et ne s'est produit hors de sa région qu'au cours des saisons 1923 et 1924.

Après cette novillada, Tamarit sera répété le jeudi 19 mars pour la novillada de la San José où le novillero à la mode le rondeño « Niño de la Palma » devait se produire. Mais, blessé à Barcelone, il attend le dimanche 22 mars pour toréer à Valencia, de nouveau aux cotés de Tamarit, qui avait coupé deux oreilles le 19.

Ces deux novilleros vont constituer une des *parejas* du printemps valencien. En effet, ils seront encore à la même affiche de la *calle de Játiva* à quatre reprises : le dimanche 22 mars (où tous deux seront légèrement blessés), le dimanche 19 avril et le lundi 29 (avec blessure de Chaves) et en *mano a mano* le 14 mai, mais, cette fois, c'est **Cayetano** qui sera blessé et **Chaves** qui sera conduit à tuer quatre novillos. Ensuite chacun des deux va se présenter à Madrid ; Cayetano le 28 mai avec une annonce historique de la part de G. Corrochano et bien plus discrètement pour le torero du Grao, le 9 juin.

La *feria de julio* 1925 est fondée principalement sur trois matadors : « **Chicuelo** » (4 contrats) qui sera plus que discret, et avec trois contrats, l'aragonais **Nicanor Villalta** et « **Nino de la Palma** », les deux autres acteurs du 26 septembre. Deux moments forts de cette feria : tout d'abord le mercredi 29 juillet « la corrida de **Juan Belmonte** », dans son année de retour, devant les Concha y Sierra particulièrement « escogidos » et donc contestés (Belmonte ne

⁶⁶ Couches populaires, artistes (comme Benlliure, Carlos Juano Llopis...), les journalistes, les écrivains pro ou anti comme Blasco Ibañez. T

⁶⁷ Aussi bien les fils de cheminot (Félix Rodriguez, un moment surnommé « Niño de la Estación ») que les fils de négociant en viande (Vicente Barrera) ou d'agent de sécurité, comme Enrique Torres surnommé à ses débuts (valenciens et sévillans) « El Niño de la seguridad » (alternative des mains de Belmonte le 1^{er} octobre 1927 à Valencia).

⁶⁸ Dont un bleu turquoise et azabache, donnant lieu à chromos et photos colorisées.

⁶⁹ En 1925, 16 corridas, dont 8 lors de la feria de julio), 22 novilladas et 3 mixtes.

coupera qu'une oreille) ; au cours de cette tarde **CAYETANO** coupera une oreille à chacun de ses toros, réussissant une prestation suscitant les louages de certains « *toristas* ». L'autre fait marquant est la très grave blessure (arrachement de la fémorale) de **Manolo Martinez** le vendredi 31 juillet.

La corrida

L'alternative de Francisco Tamarit, le torero de Grao, donnée par un matador, certes gravement dépourvu de planta torera mais incarnant hautement les valeurs de courage, d'honnêteté et de hombría, qui vient, le jeudi 18 juin 1925, de couper oreilles et queue aux Albasserada de José Bueno dans « sa » plaza talisman de la Carretera de Aragon⁷⁰ et de conquérir le public français le 6 septembre à Bayonne, avec comme 3^e, le styliste andalou à la mode, constitue un **événement important pour l'affection valenciana**. L'attente est considérable et les arènes de la *calle de Játiva* sont pleines.

Villalata a le même âge que Tamarit et, comme lui, c'est un modeste qui a commencé tard. C'est en mai 1922, alors qu'il était encore novillero, que son toreo en parón et sa façon absolument certaine de porter l'estocade ont séduit Madrid. Il a alors très vite pris l'alternative (en août à San Sebastián) puis, dès 1923, il compte parmi les matadors « préférés » de Madrid, remportant la première oreille d'or mise en jeu lors de la corrida de la presse (13/07/1923). En 1924, il s'est produit 7 fois à Madrid où il a montré sa solidité ainsi qu'une certaine chance au sorteo. Ses succès se confirment en 1925 où il figure parmi les matadors les plus sollicités ; il finira la saison en 3^e position au classement avec 55 corridas, derrière **Lalanda** (75) et **Sanchez Mejías** (61).

Après cette saison 1925, **Villalta**, qualifié pour son physique de tous les surnoms,⁷¹ va faire reconnaître en 1926 son toreo droitier par Séville (devant « Sonajero » de Guadalest). En 1927 il recevra à Bilbao sa 1^{ère} blessure grave, avant celle de 1934 à Madrid mais il lui arrivera aussi souvent de devoir tuer la quasi-totalité des toros en raison des blessures de ses compagnons d'affiche, comme le 27 avril 1933 (avec les blessures de Manolo Bienvenida, Ortega et « Maravilla »). Il se retirera définitivement en 1943.

Déroulement :

- Le 1^{er} toro « Embargado » (327 kg en canal) permet aux trois matadors de briller lors des quites ; après la cérémonie d'alternative et trois brindis (président, public, empresa) Tamarit-Chaves s'arrime devant un toro *aplomado* et tue d'une bonne épée. Oreille et tour de piste.
- Le 2^e toro se montre fuyard et Cayetano ne parvient pas à le fixer ; le public proteste et le président renvoie l'animal. Sort le Murube prévu en 5^e qui permet un tercio de quite animé (frente por detrás de Villalta). A la muleta Cayetano torée de la gauche, la musique joue et après une bonne estocade il aurait coupé une oreille (?)
- Le 3^e permet quatre quites (un 4^{ème} de Villalta), Villalta pose une paire de banderilles (les autres le sont par ses peones Herrerito et Castulo puis fait un travail de muleta vaillant avant une épée tombée. Ovation et pétition d'oreille.
- Le 4^e, qui s'épuise assez vite, permet à Villalta de donner des passes délicates et polies (filigrana).
- Le 5^e est de Alipio Pérez Tabernerero. Petit et mal armé il est protesté et le président le renvoie ; Le 5^e bis est du même fer mais c'est un exemplaire qui traîne dans les *corrales* depuis le début de la saison et se révèle *manso* et défensif. Il est condamné aux banderilles de feu puis il s'apaise quelque peu et permet à Cayetano de dessiner un travail de muleta varié avant une estocade où il subit une petite bousculade.

⁷⁰ Villalta est connu comme le matador qui a coupé le plus grand nombre de trophées à Madrid (32 ou 34 oreilles) et à trois reprises une queue (le 18/06/1925, le 6/06/1926 et le 6/04/31)

⁷¹ « La girafe » en raison de son cou ou « El Decreto » par allusion à la longueur des textes pris par le gouvernement de Primo de Rivera.

- Le 6^e inflige une cogida sans gravité à Cayetano et le rondeño termine son *quite*. Tamarit-Chaves multiplie les *brindis* à ses amis puis donne des passes variées dont plusieurs à genoux. Il est ovationné.

Au terme de la corrida, **Tamarit Chaves** est porté sur les épaules de ses admirateurs et prend rapidement une automobile pour Saragosse, car il doit toréer le lendemain à Pamplona. Le compte rendu de l'*ABC* termine ainsi : « *El público salió satisfecho de la corrida* »⁷².

Parcours de Tamarit

Ce 26 septembre, **Tamarit** a fait le paseo montera sur la tête expliquant qu'à ce moment de l'après-midi, il était encore novillero.

Après cette alternative Tamarit va faire 5 autres corridas dont deux à Valencia dans des cartels de *figuras* : le dimanche 18 octobre avec rien moins que **Juan Belmonte** et **Sanchez Mejías** et du bétail du Marquis de Guadalest (il va y couper oreilles et queue, comme le trianero !) et le dimanche 25 octobre ave Luis Fuentes **Bejarano** et Martin **Agüero**.

En **1926**, il va faire **16** corridas et, le 29 juillet à Valencia devant un toro de Miura, subir une très grave blessure (qui manque de lui faire perdre le bras droit).

En **1927**, il confirmara son alternative le dimanche 22 mai des mains de **Rafael El Gallo** avec des toros du Duc de Veragua et ne fera plus que **9 corridas**, dont la corrida de la presse de Valencia, le 15 mai, avec Manolo Martinez et Félix Rodriguez, qui peut enfin se présenter à Valence) puis son total baisse à **5 en 1928** (dont deux en France (Céret et Arles).

Après d'autres blessures, en 1931, il ira poursuivre sa carrière au Mexique où il se fera *péon* de **Jésus Solorzano**.

C'est au Mexique qu'il décédera en 1964.

⁷² ABC du dimanche 27 septembre 1925, p. 31.